

H-France Review Vol. 20 (April 2020), No. 62

Margaret C. Jacob, *The Secular Enlightenment*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2019. 360 pp. \$29.95 U.S. (hb). ISBN 978-0691161327.

Compte-rendu par Antoine Lilti, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

L'heure est-elle à la synthèse ? A force de pluraliser les Lumières, d'insister sur leur irréductible diversité, de critiquer l'image traditionnelle et rassurante d'un grand combat de la raison, les historiens ont fini par mettre en cause la notion elle-même. Certains ne l'utilisent plus qu'au pluriel (*Enlightenments*), d'autres entre guillemets et avec d'infinis précautions, quand ils ne l'abandonnent pas tout-à-fait. En réaction, le besoin se fait sentir de renouer avec un récit cohérent. Sans les Lumières, ne serions-nous pas un peu orphelins ? Anthony Pagden s'était risqué à l'exercice il y a quelques années, afin d'établir pourquoi « les Lumières comptent toujours ». [1] Margaret Jacob nous livre, à son tour, un ouvrage synthétique et engagé.

Le livre peut se lire comme une introduction au siècle des Lumières. Il en possède toutes les qualités de clarté pédagogique. M. Jacob connaît son affaire : elle guide avec sûreté le lecteur de la fin du XVIIe siècle jusqu'à la décennie 1790, marquée par les échos des révolutions. Les figures attendues sont bien présentes, de Montesquieu à Kant, de Newton à Jefferson, de Hume à Filangeri ; elles sont abordées avec soin, resituées avec fermeté dans leur contexte intellectuel et politique. L'ensemble se lit d'une traite, il est court et enlevé, et cette concision tranche heureusement avec les séries interminables de volumes obèses. Mais il serait injuste de réduire le livre à cette dimension didactique. Car *The Secular Enlightenment* défend aussi une interprétation personnelle des Lumières, étayée par plusieurs choix forts.

Le parti-pris qui donne au livre sa cohérence et son titre consiste à observer le siècle sous l'angle de la sécularisation. Pour des lecteurs peu familiers avec l'historiographie récente, le geste pourrait paraître assez convenu. Après tout, que les Lumières correspondent à un reflux de la vision religieuse du monde, à une lutte contre l'autorité de l'Eglise et des clergés, au progrès d'une vision scientifique du monde, fondée sur la raison plutôt que sur la foi, n'est-ce pas l'idée même que l'on s'en fait ? En réalité, cette réaffirmation du caractère séculier des Lumières détonne dans le contexte historiographique actuel. Ces dernières années, de nombreux travaux ont insisté sur les « Lumières religieuses », qu'elles soient juives, protestantes, ou même catholiques. Contre l'interprétation traditionnelle centrée sur l'anticléricalisme et le matérialisme des Lumières parisiennes, une nouvelle histoire intellectuelle a mis en valeur les multiples tentatives pour concilier la raison et la foi, pour mettre la première au service d'une conception renouvelée du religieux, ou, à l'inverse, les églises au service du progrès. [2] Sans ouvrir une discussion critique avec les auteurs représentatifs de ce courant, M. Jacob se situe dans une

perspective diamétralement opposée, en réaffirmant fermement le caractère séculier des Lumières, ce qui la conduit à insister, comme dans ses travaux précédents, sur les auteurs libres-penseurs, républicains, matérialistes, de John Toland à Paul Thiry d'Holbach.

Le choix des « Lumières séculières » comme titre-slogan a sans doute un autre enjeu. On peut y voir une alternative à celle de « Lumières radicales ». L'expression, on le sait, avait été utilisée par M. Jacob dans son livre de 1981.^[3] Elle a ensuite fait l'objet d'une sorte d'OPA par Jonathan Israel, qui lui a donné une telle visibilité et une telle rigidité qu'il paraît désormais difficile de l'utiliser sans en passer par de longues digressions théoriques et des querelles passablement inutiles. De fait, les « Lumières séculières » conservent bien des traits des Lumières radicales, telles que Margaret Jacob les avait pensées ; le livre insiste sur l'importance du courant intellectuel issu du républicanisme anglais, le relais par les Provinces Unies, l'importance de la franc-maçonnerie.

Le changement de label, toutefois, n'est pas seulement une question de stratégie éditoriale. La notion de « Lumières séculières » recouvre, me semble-t-il, un véritablement déplacement, même si celui-ci reste implicite. Elle permet d'éviter une interprétation trop exclusivement idéologique. Alors que J. Israel donne aux Lumières radicales une cohérence doctrinale et politique, M. Jacob invite plutôt à étudier leur contexte culturel, social, et même anthropologique. Elle insiste sur l'invention d'un nouveau rapport au temps, à la fois théorique et pratique, dont les effets se font sentir non seulement parmi les élites mais aussi dans les vies ordinaires. Au temps chrétien popularisé par les almanachs, qui définissait un monde fini et récent (vieux tout au plus de 6000 ans), succède un temps infini, linéaire, mécanisé. Les horloges à pendules et les montres produisent une « nouvelle technologie du temps » (p. 47), où la ponctualité devient une qualité. Si le changement est bien sûr progressif, et inachevé à la fin du siècle, l'ironie tient à ce que ce nouveau rapport au temps soit d'abord promu dans des milieux protestants anglais fortement religieux (notamment par Newton et ses disciples) puis diffusé sur le Continent sous une forme sécularisée. On reconnaît là le mouvement de radicalisation de la science newtonienne, dont M. Jacob a fait, depuis longtemps, une des matrices des Lumières. On peut s'étonner, en revanche, que la dimension économique de cette mutation ne soit pas mentionnée : ce temps moderne est aussi un temps bourgeois, un temps industriel, lié aux mutations du capitalisme.

La notion de Lumières séculières permet aussi de mieux prendre en compte la diversité des Lumières. Echappant à l'opposition stérile entre radicaux et modérés, M. Jacob montre à l'œuvre le cosmopolitisme intellectuel des Lumières, la circulation transnationale des thèmes et des idées. Le récit se fait, ainsi, plus hospitalier. Voltaire, par exemple, trouve la place qui lui revient, malgré son opposition à l'athéisme. Herder, parfois présenté comme un adversaire des Lumières, est ici pleinement intégré, comme il se doit, à leur histoire. De même, les Lumières réformistes milanaises, autour de Cesare Beccaria et des frères Verri, ou encore, les Lumières écossaises d'Adam Ferguson et Adam Smith ont droit à de longs développements. L'économie politique, le droit et l'histoire sont des instruments essentiels de cette sécularisation de la pensée. La modération métaphysique ou politique des uns ou des autres ne les empêchait pas de prendre part à un vaste débat intellectuel, de promouvoir les droits de la raison et une conception nouvelle du monde, fondée sur la critique savante et non plus sur la Révélation.

Les noms qui précèdent sont allemands, écossais, italiens. C'est un autre aspect remarquable du livre qui propose une histoire véritablement européenne des Lumières. M. Jacob insiste sur l'importance de la révolution scientifique et de la libre pensée anglaise, puis de ses ramifications

hollandaises, sur la centralité du courant matérialiste français au milieu du siècle. Mais le livre offre aussi des chapitres consacrés aux Lumières italiennes, centrées sur Naples et Milan, et aux Lumières germaniques, à Berlin et Vienne, car les grandes villes, avec leurs lieux de sociabilité, leurs journaux et leurs théâtres jouent un rôle essentiel dans la production et la socialisation des idées nouvelles.

Cette dimension ouvertement cosmopolite rend d'autant plus surprenante la part congrue accordée aux espaces non-européens. D'une part, les savants et écrivains travaillant loin de l'Europe, par exemple en Amérique espagnole, ou au Brésil, ou encore en Inde, et qui ont fait l'objet de nombreux travaux ces dernières années, ne sont pas évoqués. Plus frappant encore, les débats sur la colonisation et l'esclavage sont expédiés très rapidement, comme s'ils n'occupaient qu'une place marginale dans les débats des Lumières. Pourtant le premier chapitre du livre développe l'idée que les Lumières sont liées à l'expansion européenne, à la découverte, au XVI^e siècle, d'un nouveau monde, et donc d'un nouveau rapport à l'espace. M. Jacob va jusqu'à écrire : « Therein lay the roots of the Enlightenment : the unintended consequence of commercial and state-sponsored expansion » (p. 10). Mais, le lien n'est guère questionné par la suite, comme s'il s'agissait uniquement des « conséquences inattendues » et tardives d'un phénomène antérieur, datant surtout de la Renaissance. Que l'arraisonnement du monde se soit poursuivi tout au long du siècle des Lumières, dans le Pacifique et en Afrique, en Sibérie ou dans les Caraïbes, est passé sous silence. L'expansion coloniale de l'Europe serait ainsi une cause, plutôt lointaine, des bouleversements intellectuels du XVIII^e siècle, dans la mesure où elle aurait obligé les Européens à s'ouvrir à la diversité du monde et à remettre en cause leurs certitudes. L'élargissement de l'horizon géographique serait l'équivalent des découvertes astronomiques, donc de la révolution scientifique : « Between 1500 and 1700, Westerners discovered two new worlds: one in the heavens, the other on earth » (p. 6). On reconnaît là un récit assez classique qui établit entre l'expansion coloniale et les Lumières un lien de causalité unilatérale et essentiellement positive. Or, il paraît difficile de s'en tenir là. La découverte de nouvelles terres et de nouveaux peuples, le développement de l'occupation coloniale et surtout de la traite esclavagiste, n'ont pas été seulement les causes un peu lointaines des Lumières, attisant une « curiosité globale » (p. 82), mais ils ont aussi constitué un objet de réflexion, de critique et d'inquiétude, une question largement débattue.

Ce qui transparaît ici, au-delà de la question proprement coloniale, c'est une vision un peu idéalisée des Lumières, qui hésite à mettre en évidence leurs difficultés, leurs contradictions, a fortiori leur part obscure. Tout au plus, on reconnaît que les écrivains des Lumières pouvaient être socialement et économiquement intéressés, mais les contradictions ne portent jamais sur le contenu de leur pensée. À la fin du chapitre 4, M. Jacob rend hommage à la lutte des philosophes : « All were eager to make a profit, to be sure, but they also wanted a different social and political order with fewer churchmen, less censorship, more tolerance, and justice for the poor and oppressed » (p. 123). Jefferson, ajoute-t-elle, partageait ces aspirations et le rejet de l'autorité cléricale : « The philosophes on either side of the Atlantic encourage us to seek similar goals » (p. 123). Que Jefferson, dont le rapport ambigu à l'esclavage a fait couler tant d'encre, soit évoqué si spontanément dans ce passage édifiant, fait entendre un son un peu discordant.

Sur un plan politique, on peut souscrire, bien sûr, à ce manifeste progressiste, mais il n'est pas certain qu'il permette de comprendre les difficultés que les philosophes eux-mêmes rencontraient lorsqu'ils s'efforçaient de penser les ambivalences de la modernité, qu'il s'agisse du commerce colonial, de l'autorité du public ou du rapport nouveau à l'histoire. De même, concevoir la

sécularisation comme un phénomène univoque de désenchantement du monde, c'est peut-être faire peu de cas de ce qui subsiste, au sein des Lumières, d'un rapport religieux au monde. C'est toujours le piège, avec les Lumières. A trop compliquer la notion, on prend le risque de la dissoudre dans les bains acides de la critique ; mais à vouloir en défendre l'héritage émancipateur, on tend à en gommer les aspérités et à en faire un portrait aseptisé.

Cette idéalisation des Lumières, néanmoins, est compensée, dans *The Secular Enlightenment*, par l'insistance sur des figures méconnues et passionnantes, souvent féminines. Ainsi, Isabella de Moerlosse, libre-penseuse néerlandaise, originaire de Gand, catholique mariée à un protestant, qui rédigea une étonnante autobiographie, dans laquelle elle exposait ses opinions religieuses très hétérodoxes et révélait des pans de sa vie sexuelle. Mais aussi la veuve Stockdorff, libraire strasbourgeoise arrêtée à Paris en 1771 alors qu'elle était à la recherche de manuscrits et de livres clandestins, et dont les archives de la Bastille gardent la trace. Ou encore Elise Reimarus, fille d'un philosophe déiste, elle-même poète et amie de Lessing. Toutes ces figures offrent des perspectives nouvelles, un regard inattendu et vivifiant posé sur les Lumières. Ce n'est pas le moindre des mérites de cette synthèse allègre que de tisser sur une même trame les œuvres célèbres des héros habituels et les destins inattendus des figures de l'ombre. Elle nous rappelle que les Lumières ne se réduisent pas à un petit groupe d'auteurs canoniques, mais qu'elles ont transformé la vie et la pensée d'un grand nombre de personnes, qui restent largement à étudier. On peut alors lire le livre autrement : non seulement comme le rappel, en des temps troublés, des origines intellectuelles du monde moderne, mais aussi comme l'encouragement à poursuivre le travail critique de l'histoire.

NOTES

[1] Anthony Pagden, *The Enlightenment: And Why It Still Matters* (Oxford: Oxford University Press, 2013).

[2] On trouvera un bilan de ces travaux et de nouvelles pistes dans Anton M. Matytsin et Dan Edelstein, eds., *Let There Be Enlightenment: The Religious and Mystical Sources of Rationality* (Baltimore, Johns Hopkins University, 2018).

[3] Margaret Jacob, *The Radical Enlightenment* (London, George Allen and Unwin, 1981).

Antoine Lilti

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

antoine.lilti@ehess.fr

Copyright © 2020 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views

posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172